

J'AI FAIM

J'AI FAIM

Je me réveille,
et j'ai faim.
Encore.
Toujours.
Trop.

Une bouchée,
ça commence par le sel,
le chaud.
Puis la langue qui ploie,
le palais qui prie,
les dents qui veulent
mordre la suite.

Je veux que tout me remplisse.
Pas juste l'estomac —
le vide derrière les yeux,
le creux entre les reins,
la faille derrière la nuque.

Petit-déj.
Un gros croissant
qui prend par surprise.
Un café qui gifle,
pénètre le crâne.
Du sucre qui colle aux doigts,
du beurre qui dégouline
le long du menton.

Chaque bouchée,
un morceau vivant.

Je mâche lentement.
Suce le bord.
Respire plus.
Les joues qui brûlent.
Je suis déjà mouillée.

Je veux tout ce qui pèse.
Tout ce qui reste.
Tout ce qui m'écœure
juste assez
pour que je recommence.

Affamée.
Je beurre une tartine,
Large,
lascive.
Ça explose aux commissures.
Trop.
Toujours trop.
Le fond du fond.
La vie comme une
double pénétration.

La crème,
le jus,
la friture en transe.
L'huile lente,
pervers,
qui glisse entre les lèvres
comme une confidence
chuchotée sous les draps.

Fouter le plaisir partout.
Sur les doigts.
Sous les ongles.
Lécher les restes.
Racler le silence de l'assiette.

Mordre le cœur d'un fruit
comme on mord un cri.
Comme s'il allait répondre.
Gémir.
Jouer à son tour.

Un plaisir sans morale.
Sans pause.
Sans témoin.
Même dans l'écoeurement,
continuer.
Même dans l'oubli,
appeler encore.

Les cuisses collent un peu.
Une chaleur persiste,
comme une dernière gifle
laissée sur la peau.

La rue devient arène.
Les vitrines —
des miroirs pleins de sueur.
Et dedans —
Tranches de rosbif,
roses comme des joues battues.
Pavés de saumon qui luisent.
Œufs mimosa qui te regardent.
Langue de bœuf trône,
épaisse,
molle,
tranchée en silence.
Un pâté s'effondre doucement
derrière la vitre.
Une gelée vibre.
Un bordel froid.
Farcis.
Foies de volaille.

À la mayo.
Crevettes grises par poignées.

Il n'y a plus de temps à perdre.
Il faut que ça dure.
Que ça reste sans faim.
Avec les mains prêtes à trancher,
et à remettre encore,
et encore...

Je suis le gras.
Je suis ce que j'avale.
Je suis ce que je veux.
Et ce que je veux,
c'est encore.
S'acheter quelque chose à sucer.

Une religieuse.
Énorme.
Deux boules pleines à craquer.
Brillantes
comme des seins tendus.

Yeux fermés.
La crème déborde.
Les dents s'enfoncent
dans le moelleux.
Le sucre aveugle.
L'intérieur se répand.
Une offrande.
Un sacrifice.
Un orgasme
étalé sur le trottoir.

Être sale.
Être pleine.
Jusqu'à ce que le plaisir hurle :

reste.

Jusqu'à ce que chaque bouchée
saigne un peu.
Et qu'on l'aime encore plus pour ça.

C'est devenu une habitude.
Un réflexe.
Un tic de la bouche.
Chaque moment de frustration —
hop —
une frite,
un gâteau,
un verre.
Un anesthésiant.
Une religion.
Une baise rapide
avec la solitude.

Je veux plus de tout.
Plus de gras.
Plus de goût.
Plus de sauce.
Du croustillant
sur du fondant
sur du coulant.
Un mille-feuille de débauche.
Un empire
de sucre et de foutre.

Qu'on ne m'interdise rien.
Ni les horaires.
Ni les quantités.
Ni les décences.

Du gras sur les hanches
comme un trophée.
Jusqu'à ne plus sentir

que le bruit de mâcher.

Encore.

Encore.

Encore.

Le ventre gonfle.

Les tempes battent.

Le sexe colle.

Le cœur tape.

Tout est lent.

Mou.

En sueur.

Les murs deviennent comestibles.

La lumière goûte la vanille.

L'air sent la friture.

Je te mâche sans dent.

Je t'avale comme une excuse.

Le corps devient marécage.

La bouche — une fosse.

La peau — une nappe souillée.

Les bras ne portent plus rien.

Juste le poids du gras

qui s'accumule

comme du silence.

Une dernière bouchée.

Juste pour ne pas penser.

Juste pour ne pas pleurer.

Un beignet.

Moisi d'envie.

Et le vide !